Marques de tâcherons sur les édifices de Fribourg (jusqu'à 1600)

Autor(en): **Genoud, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Anzeiger für schweizerische Altertumskunde : Neue Folge = Indicateur d'antiquités suisses : Nouvelle série**

Band (Jahr): **39 (1937)**

Heft 4

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-162064

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Marques de tâcherons sur les édifices de Fribourg
(jusqu'à 1600)

par A. Genoud, Fribourg

(Fin)

Ve GROUPE:

Ce groupe comprend d'abord deux sculpteurs, les numéros 150 et 151, qui ont signé de leur marque deux statues du porche de St-Nicolas, datées 1478.

Toutes les autres marques de ce groupe concernent les troisième et quatrième étages du grand clocher de St-Nicolas. Ce sont les numéros de 152 à 183.

Les désastres militaires et financiers que s'était attiré Fribourg au milieu du XVe siècle au service de l'Autriche et qui ont été la conséquence de la funeste paix de Morat (1448) ont amené un arrêt total de la construction. Ce n'est que vingt ans plus tard, vers 1470, qu'on reprit le travail. Avant de le commencer, on avait convoqué une véritable commission consultative des maîtres d'œuvre des chantiers importants de Berne et de la Suisse romande actuelle [62]). Parmi ces maîtres figuraît également maître Jordil de Genève, auquel fut confié par la suite la direction des travaux.

Les bandeaux rampants des contreforts, au-dessus du deuxième étage de la tour, indiquent que primitivement le passage à l'octogone était prévu à cet endroit. Il devait probablement s'élever d'un étage pour se terminer par une flèche certainement pas ajourée, comme nous l'avons vu plus haut, mais en charpente recouverte de cuivre ou de plomb.

Comme après la démolition de la tour du transept, devenue nécessaire par suite de fissures menaçant le chœur, on voulait donner au nouveau clocher une importance plus grande, maître Jordil suréleva la tour d'un étage encore avant de passer à l'octogone. S'il a été surpris par la mort en 1475 avant d'avoir pu achever son œuvre, c'est à lui sans conteste que nous devons le tracé complet des troisième et quatrième étages. A l'encontre du bas de la tour qui fait montre de timidité, de mièvrerie et d'indécision, maître Jordil a résolu le problème d'une façon magistrale et réellement monumentale. A côté de la tour de la Cathédrale de Berne un peu maniérée et fouillée, trop inspirée du gothique d'Outre-Rhin, la tour de St-Nicolas accuse une savante distribution des lumières et des ombres, des pleins et des vides, qui rompt déjà avec l'uniformité de l'échelle gothique, qui vise à des effets perspectifs et lui donne une réelle grandeur. On y sent déjà un souffle avantcoureur de la proche Renaissance.

Comment Jordil avait-il prévu le couronnement? Peut-être encore par une flèche aigue en charpente partant immédiatement derrière les clochetons ou après un étage bas et ajouré comme au deuxième clocher de Chartres? Je doute que l'état actuel soit un achèvement. Les clochetons semblent appeler un motif central et la terrasse n'est certainement pas une solution gothique, surtout dans notre pays humide et froid.

Nous sommes assez bien renseignés sur cette période de construction dont les comptes détaillés sont conservés [63]). Les marques de cette période ont presque toutes un air de parenté, sauf parmi les dernières les noméros 178 à 182.

Il est donc à présumer que ces tailleurs de pierre ont accompagné Jordil et venaient de loges savoyardes des environs de Genève. Un certain nombre accuse comme clef principale la petite croix simple. Ce sont les numéros 153, 155, 156, 157, 158, 160, 164, 167, 169, 173, 174 et 183. D'autres la croix double ou croix de Lorraine: numéros 152, 163, 165, 166, 167, 173, 181 et 182.

---

[62]) Voir *P. de Zurich* ouv. c. p. XXXVI.

[63]) Voir Bibliographie: *Blavignac*, ouv. c.

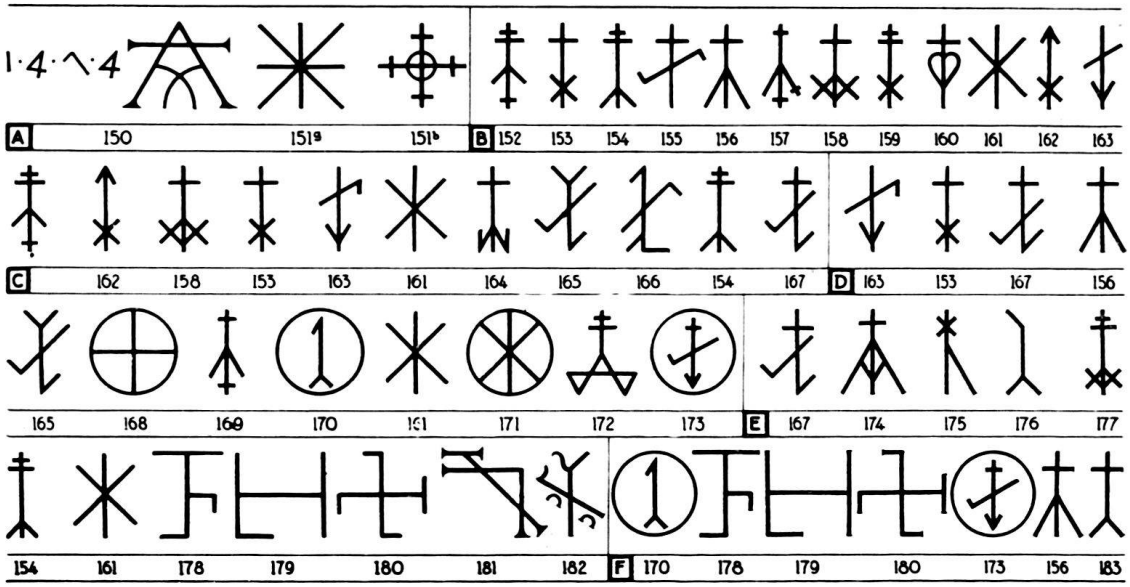


Fig. 9. Cinquième Groupe 1470 à 1490

Les marques commencent à être plus composées et plus compliquées. Toutefois les marques symétriques par rapport à un axe généralement vertical dominent encore: 19 sur 34.

Enfin nous voyons apparaître les crochets obliques, qui vont être si fréquents dans la prochaine période. Nous les trouvons sur les marques numéros 155, 163, 165, 166, 167, 173, 181 et 182.

Une autre particularité de certaines marques de ce groupe est la marque inscrite dans une circonférence. Il se peut que ce soit simplement une façon de souligner ou d'entourer la marque à la manière d'un écu, mais comme ce signe se trouve à cinq marques différentes, aux numéros 168, 170, 171, 173 et 173', je crois plutôt que c'est une indication de loge. Comme l'une ou l'autre des marques de ce type se trouve auparavant sans la circonférence, on pourrait admettre l'hypothèse que précisément la loge de St-Nicolas aurait adopté alors cet emblème. En dehors de St-Nicolas je n'ai retrouvé un signe inscrit dans un rond que dans une marque de l'église de St-Veith, à Prague [64]).

Le n° 183 est identique comme composition au n° 68 de la fig. 7. Pourtant il est impossible que ces deux marques appartiennent au même tailleur de pierre, puisque environ 80 ans séparent le haut de la tour du porche. Il s'agit donc tout simplement de deux maçons ayant eu la même formation, parents ou non.

22 maîtres ou compagnons tailleurs de pierre ont travaillé presque simultanément au troisième étage élevé entre 1470 et 1475 du vivant de Georges de Jordil, sans compter les manœuvres qui préparaient les pierres courantes en carrière et sur le chantier. Maître Jordil est arrivé à Fribourg le 11 juillet 1470, avec trois compagnons. Le reste de cette année a certainement été pris par les tracés et la conception et ce n'est probablement qu'au début de l'année suivante qu'il a formé son équipe complète. Toute l'année 1471 a encore dû s'écouler à préparer les pierres pour permettre ensuite au maçons de poursuivre sans arrêt leur travail de pose. Il y avait probablement aussi les installations et les machines du chantier à remettre en état après une longue inter-

[64]) Voir *Ržiha*, ouvr. cité VIII, pl. 41, n° 778, et encore à l'église St-Jacques à Brünn, pl. 45, n° 820.

ruption. Le troisième étage a donc dû s'élever pendant les années 1472 à 1475, donc pendant quatre ans. Ce temps relativement long pour 400 m² environ de maçonnerie fait supposer quelques arrêts, motivés peut-être par des retards de la taille ou du tracé.

Jordil est mort en 1475. A ce moment, le troisième étage est terminé, y compris les trompes sur lesquelles s'élèveront les pans coupés du quatrième étage octogonal. Ce fait est établi par la date de 1475, inscrite à cette hauteur dans un écusson de l'escalier. C'est aussi la preuve irréfutable que Jordil a fait le projet et le tracé complet, jusqu'au sommet de la tour. Même, si parfois les gothiques construisaient au hazard et laissaient bien des détails à l'inspiration du moment et à l'initiative personnelle des exécutants, il est absolument inconcevable que dans les cas de cette tour symétrique, ou il n'y avait guère place pour la fantaisie, on ait agi sans direction précises et tracé établi.

Le quatrième étage fut repris après une interruption de quelques années et terminé aux environs de 1490. Nous retrouvons une partie des tailleurs de pierre du troisième étage parmi les marques du quatrième, numéros 154, 156, 161, 167 et 170, quatre nouvelles marques de la même famille indiquent des loges voisines, numéros 174 à 177, et enfin deux nouvelles familles, numéros 178 à 180, et les numéros 181 et 182. Ces deux dernières marques sont probablement allemandes.

Les noms des principaux collaborateurs de Georges de Jordil sont les maîtres Jean Merlo, Henri Piquygnyot, Pierre Rivolet et deux autres, dont nous ne connaissons que les prénoms, maître Guillaume et maître Pierre[65]). Aucune marque peut être attribuée avec quelque vraisemblance à un de ces noms.

La marque n° 172 est formée de l'insigne des templiers surmontée de la croix de Lorraine. Peut on en conclure que son titulaire a travaillé dans les chantiers orientaux ?

VI^e GROUPE:

Ce groupe est nettement séparé des précédants. En effet, tandis que jusqu'alors l'influence romande est prédominante à Fribourg, nous assistons pendant cette période à l'arrivée d'un grand nombre de tailleurs de pierre originaires d'Allemagne, surtout de Souabe et des provinces rhénanes, et de la Suisse allemande.

Ce changement a été motivé par l'entrée de Fribourg dans la Confédération. En effet, depuis la «Hüttenordnung» de Strasbourg de 1459, qui avait fixé les quatre loges principales de l'Empire, dont la Suisse faisait au moins nominalement partie, les loges de la Confédération avaient comme chef-lieu Berne, et comme grand-maître l'architecte de la Cathédrale de cette ville. La loge de St-Nicolas entrait donc dans la dépendance des grandes loges allemandes et de ce fait était principalement alimentée de tailleurs de pierre et de maçons allemands.

La principale construction de cette période a été le nouvel Hôtel de ville. D'après les documents que nous possédons, en premier lieu les comptes des trésoriers, cet édifice a été commencé comme maison à grains (ou grenette), vers 1500, par Gylian Aeterli (marque n° 185), pour être terminé vers 1518 à 1520 par Hans Felder.

Une période de vingt ans pour une construction semblable est inadmissible. En examinant attentivement le bâtiment, on peut sans peine démêler la verité.

La construction de la maison à grains est décidée en 1500, et confiée à Gylian Aeterli. Nous devons ici aussi admettre une ou deux années, peut-être plus pour déblayer le terrain, démolir l'ancien château des Zähringen sur l'emplacement duquel la nouvelle construction doit être érigée, et la préparation des pierres par les tailleurs de pierre. Les substructures importantes ont du prendre du temps, de sorte que j'estime que la construction était arrivée au niveau du rez-de-chaussée sur la place au début de 1505. Cette date est confirmée par l'inscription que porte le petit ange sculpté de l'angle gauche. Dans cette même année ou au plus tard l'année suivante,

[65]) Voir *P. de Zurich*, ouvr. cité, p. XXXVII.

car Aeterli a quitté le service de la ville en 1506, la maison à grains a été terminée. La marque d'Aeterli, située au premier étage, le prouve, et le bon sens indique qu'il est inadmissible que cet édifice soit resté plus de dix ans sans couverture.

Par la suite et après une vision locale et une expertise [66]), on décide la transformation de la maison à grains en hôtel de ville. C'est à maître Hans Felder que cette transformation est confiée, et il ajoute à la construction primitive le beffroi [67]) et la tourelle des archives. La troisième tourelle sur la place est postérieure. On peut se rendre facilement compte de cette adjonction en éxaminant l'appareil dont les assises ne concordent pas, et les bandeaux qui ne règnent pas avec l'ancienne façade. Cette transformation a dû se faire dans les années 1517 à 1519 [68]). On verra par les marques qu'à part trois tailleurs de pierre, qui ont été occupé aux deux étapes de la construction, une toute nouvelle équipe travaille à la transformation et que la marque de Felder n'apparaît qu'à ce moment là.

Le beffroi ne portait pas alors le casque et les clochetons actuels [69]) mais une simple flèche à huit pans, comme elle est dessinée sur le plan de Martin Martini.

Hans Felder a encore dirigé, en 1519, les travaux de la chapelle de Praroman, édifiée entre les deux premiers contreforts Nord-Est de St-Nicolas, où sa marque est placée dans un écusson de la voûte.

Il a dû également construire des maisons particulières. Tout au moins, la marque que j'ai relevé sur un cartouche (actuellement au Musée d'art et d'histoire) et qui provient de la maison Arsent, plus tard Hôtel des merciers, qui se trouvait sur l'emplacement de l'actuelle banque de l'Etat, semble le prouver.

Réduite à ces transformations, l'œuvre de Hans Felder nous paraît singulièrement amoindrie. Si le beffroi de l'Hôtel de ville est bien campé et pittoresque, on sent tout-de-même la couture et la façade de Aeterli sur la place à une toute autre allure. Felder paraît surtout s'être spécialisé dans les voûtes compliquées et ajourées, comme celle du beffroi, plutôt des tours de force de stéréotomie sans aucun effet monumental. Il est vrai que c'était une maladie de l'époque.

Un autre maître de ce groupe, le n° 187, dont nous connaissons malheureusement pas le nom, fait bien meilleure impression. Il est vrai que nous possédons de lui un monument complet, la chapelle de Pérolles, qui est un véritable bijou, plein de fraîcheur et de charme, et la Maison du saumon, qui est une brave et honnête maison bourgeoise [70]). Ce maître a probablement débuté avec Felder, sa marque a la même clef principale L (fig. 7) et se trouve dans la deuxième partie de l'Hôtel de ville.

Une autre chapelle des environs de Fribourg, la chapelle de St-Loup, a été construite peu après. Son auteur principal paraît être le n° 226, sa marque se trouve deux fois sur le «Sakramentshäuschen» du chœur, et peut-être encore sur l'autel extérieur.

---

[66]) 22 déc. 1508 «Visierung» de l'Hôtel de ville (P. de Zurich), ouvr. cité, p. XIX, c'est aussi la première fois qu'il est fait mention dans les actes du «Nüwe Rhaths». Voir *Rehfuss*, ouvr. cité, p. 79.

[67]) Comptes des trésoriers. Janvier à juin 1520: Buw der Stecke im nüwen Rathus. Il s'agit à mon avis de la construction du beffroi abritant l'escalier qui permettait d'accéder par l'intérieur à la Salle du conseil.

[68]) Le Conseil avait chargé le 15 février 1518 l'avoyer Peter Falk de diriger les travaux du nouvel Hôtel de ville. Il s'agit de la construction du beffroi et de la tourelle des archives et d'aménagements intérieurs.

[69]) La flèche actuelle avec ses clochetons d'angle date du milieu du XVII[e] siècle. Elle a beaucoup d'analogie avec les formes du clocheton de la chapelle de Lorette et l'échauguette du rempart près de la porte de Morat, les deux du «Baumeister» Jean François Reyff, et je l'attribue à cet architecte de grande valeur.

[70]) C'est une ancienne auberge à l'enseigne du «Saumon». Voir *P. de Zurich*, ouvr. cité, p. XXXIX, rem. 247.

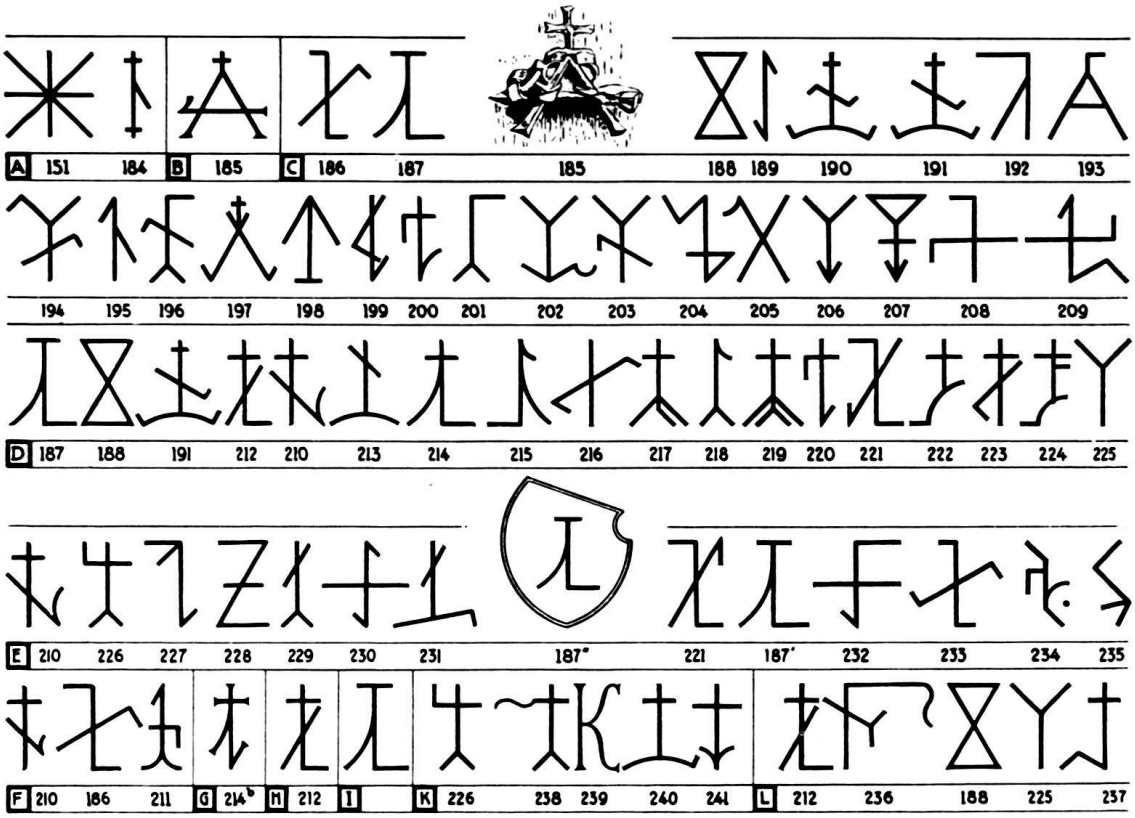


Fig. 10. Sixième Groupe 1490 à 1530 environ

Avant la construction de l'Hôtel de ville, vers 1493, on avait ajouté aux remparts côté Nord, le grand boulevard circulaire, qui existe encore. J'ai relevé sur cette construction militaire les deux marques numéros 151 et 184. La première est la seule qui ait subsisté du groupe précédant. Elle appartient au sculpteur d'une statue du porche, datée 1478, et pourrait bien être celle de ce maître Pierre qui a travaillé à cette fortification.

Les fonds baptismaux de St-Nicolas, dont l'entrecroisement des nervures, presque trop savant, donnent une haute idée de la perfection technique incomparable à laquelle les tailleurs de pierres de cette dernière époque gothique étaient parvenus, est l'œuvre de Gylian Aeterli. Sa marque n° 185 se trouve à l'intersection de plusieures nervures sur la partie centrale.

Enfin, l'escalier de la chaire, également à St-Nicolas, porte les trois marques numéros 210, 186 et 211. On a pendant longtemps attribué ce travail à Hans Felder sur la foi d'un texte parlant d'un «Steinhuwer» Hanns de Zurich. On lui attribuait même la chaire entière encore dans un ouvrage récent [71]). Rahn date avec raison la chaire du milieu du XV^{e} siècle. Elle aurait été exécutée de 1458 à 1462 par Hugonin Sire [72]). Par contre, l'escalier et le pied ont été refait complètement en 1516 par ces trois tailleurs de pierre dont l'un, selon la mention en question, s'appellait Hanns et venait de Zurich. Comme très probablement tout une équipe avait été engagée en même temps que Felder dans une loge zurichoise il n'y a rien d'étonnant à ce que le prénom de Hanns, très répandu, ait été commun à plusieurs maîtres ou compagnons.

[71]) Voir *Rehfuss*, ouvr. cité, p. 46.

[72]) Voir *Rahn*, ouvr. cité, p. 421 et 802.

Il est certain que nous aurions également la marque de Felder, s'il avait dirigé ou collaboré à ce travail.

Cette chaire, tant la partie ancienne que l'escalier, est du reste une œuvre de valeur. La corbeille de Hugonin Sire d'influence savoyarde est gracieuse et bien composée. L'escalier et le pied des tailleurs de pierre de Zurich sont des chefs-d'œuvre de perfection technique. Les profils et nervures sont vigoureux et nets, le dessin précis, la taille nerveuse et parfaite. Le raccord avec la partie ancienne est presque invisible. C'est ce qui explique l'erreur citée plus haut. Pourtant, le style est nettement différend et n'admet pas d'hésitation.

Ceci est un exemple typique pour montrer avec quelle prudence il faut consulter les textes, et qu'il ne faut surtout pas leur demander de dire plus qu'ils ne contiennent. La première méthode pour étudier un bâtiment ou un monument ancien, c'est l'observation directe, les textes sont certainement utiles mais surtout comme contrôle. Il faut se souvenir que les auteurs des textes n'étaient pas des gens du métier, qu'ils n'avaient aucune idée des détails technique qui nous intéressent et que leurs annotations concernaient surtout des payements.

Pour résumer encore ce sixième groupe remarquons que pas moins de 24 tailleurs de pierre différents ont travaillé à l'Hôtel de ville I ou Maison à grains, 18 à l'Hôtel de ville II, et 13 à la chapelle de Pérolles. Si l'on considère qu'ils étaient complétés par un nombre au moins égal de maçons et de manœuvres, nous avons un nouvel indice pour la rapidité de la construction.

Le n° 186 (221) a travaillé à l'Hôtel de ville I, à la chaire de St-Nicolas et à la chapelle de Pérolles.
» 187 a travaillé à l'Hôtel de ville I, Hôtel de ville II, chapelle de Pérolles, Maison du saumon.
» 188 » » à l'Hôtel de ville I et II et à la chapelle Praroman.
» 191 » » à l'Hôtel de ville I et II.
» 210 » » à la chaire St-Nicolas, à l'Hôtel de ville II et à la chapelle de Pérolles.
» 212 (Felder) à l'Hôtel de ville II, chapelle Praroman, maison Arsent
» 225 a travaillé à l'Hôtel de ville II et chapelle Praroman.
» 226 » » à la chapelle de Pérolles et à celle de St-Loup.

Au point de vue de leur forme les marques de ce groupe se différencient nettement des précédentes. La grande partie est dissymétrique, sur 58 marques nous ne trouvons que 7 symétriques (n^{os} 188, 197, 198, 206, 207, 219, 225 et 241). Les crochets en travers deviennent fréquents: numéros 185, 186, 190, 191, 194, 196, 199, 203, 210, 211, 212, 216, 221, 223, 233 et 236. Les crochets en arc également: numéros 185, 187, 200, 210, 214, 215. Une forme particulière est représentée par les numéros 190, 191, 213 et 240.

Des formes simples et plus archaïques subsistent encore: Les lettres A, K et Y dans les numéros 193, 225 et 239, la première encore surmontée de l'équerre. D'autres ayant pour clef principale la grande croix, numéros 151, 208, 209, 130 et 132. Et encore les numéros 189, 192, 195, 198, 201, 206, 207, 220, 225, 226, 227, 228 et 241. Ce sont les représentants de loges plus anciennes.

Les numéros 151, 197, 217 et 219 s'apparentent aux loges savoyardes du cinquième groupe.

Les numéros 198, 225, 237 et 241 sont identiques aux numéros 30, 14, 114 et 25 des troisièmes et quatrièmes groupes. Ils appartiennent évidemment à d'autres titulaires, mais de même formation.

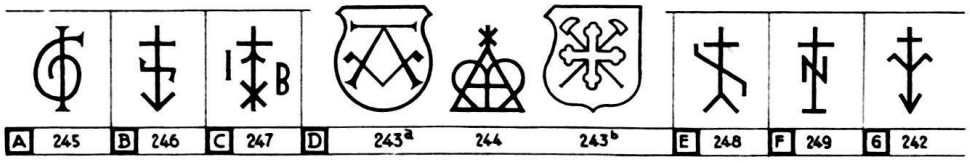


Fig. 11. Septième Groupe 1530 à 1600

VII[e] GROUPE:

Ce groupe comprend encore quelques tailleurs de pierre gothiques qui ont conservé leur appartenance aux loges maçonniques, dissoutes officiellement en Suisse dès 1520[73]). Le n° 243 est le maître d'œuvre de la petite église de Meyriez près de Morat, qui est peut-être encore antérieure à 1530.

Le n° 244 est à la même église. Ce n'est pas la marque d'un maçon mais celle du maître charpentier du porche, que je donne ici comme exemple de marque de charpentier.

Le n° 245 se trouve sur un cartouche armorié conservé au Musée d'art et d'histoire, daté 1551.

Le n° 246 est au château de Rue et date probablement de 1580.

Le n° 247 est sur une réféction à la tour de St-Nicolas et porte les trois dates de 1579, 1580 et 1581 superposées.

Le n° 248 est deux fois sur le petit escalier de la tribune de l'église du collège St-Michel. Vers 1580.

Le n° 249, à la Schweizerhalle sur la tourelle d'angle, de la même date.

Enfin, le n° 242 se trouve sur la chaire de l'église des Augustins, qui date de 1594.

Il existe encore des marques plus tardives. Ce sont des cas isolés et assez rares et ils se produisent presque toujours sur des bâtiments ayant conservé une tradition gothique et leurs titulaires appartenaient sans doute à des loges maçonniques ayant survécu. J'ai toutefois arrêté mon étude à l'année 1600.

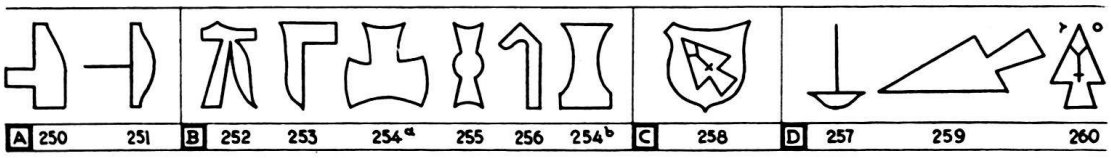


Fig. 12. Huitième Groupe. Marques en forme d'outils

VIII[e] GROUPE:

J'ai formé un groupe à part de ces marques qui appartiennent chronologiquement aux deuxième, troisième, quatrième et cinquième groupes. Il est possible que ce soient là encore des insignes de loges, mais comme elles apparaissent parfois sur la même pierre avec une marque ordinaire[74]), et qu'elles ne se trouvent pas répétées plusieurs fois sur le même bâtiment, je leur donnerais plutôt une signification secondaire et un peu fantaisiste.

Les numéros 250 et 251 sont de l'ancien chœur de St-Nicolas, soit de la fin du XIII[e] siècle. Le 250 se trouve également aux cathédrales de Paris et de Reims. Si c'est réellement la marque particulière d'un tailleur de pierre, cela indiquerait des relations directes avec l'Ile de France, berceau de l'art gothique.

---

[73]) Voir *Rahn*, ouvr. cité, p. 402, rem.

[74]) Voir la marque n° 120.

Les numéros 252 à 256 se trouvent dans le cloître de Hauterive, généralement accompagnés d'une marque ordinaire. Le 255 a été relevé également à Coucy.

Les numéros 257, 259 et 260 sont de la partie supérieure du clocher de St-Nicolas, cinquième groupe, 1470 à 1490. Le n° 260 porte la marque n° 183 dans un dessin représentant probablement une truelle, accompagné des lettres v et o.

Le même arrangement, mais sans les lettres, se trouve dans la marque n° 258 de la chapelle de St-Loup. Il s'agit probablement d'un dessin personnel combiné avec la marque professionnelle.

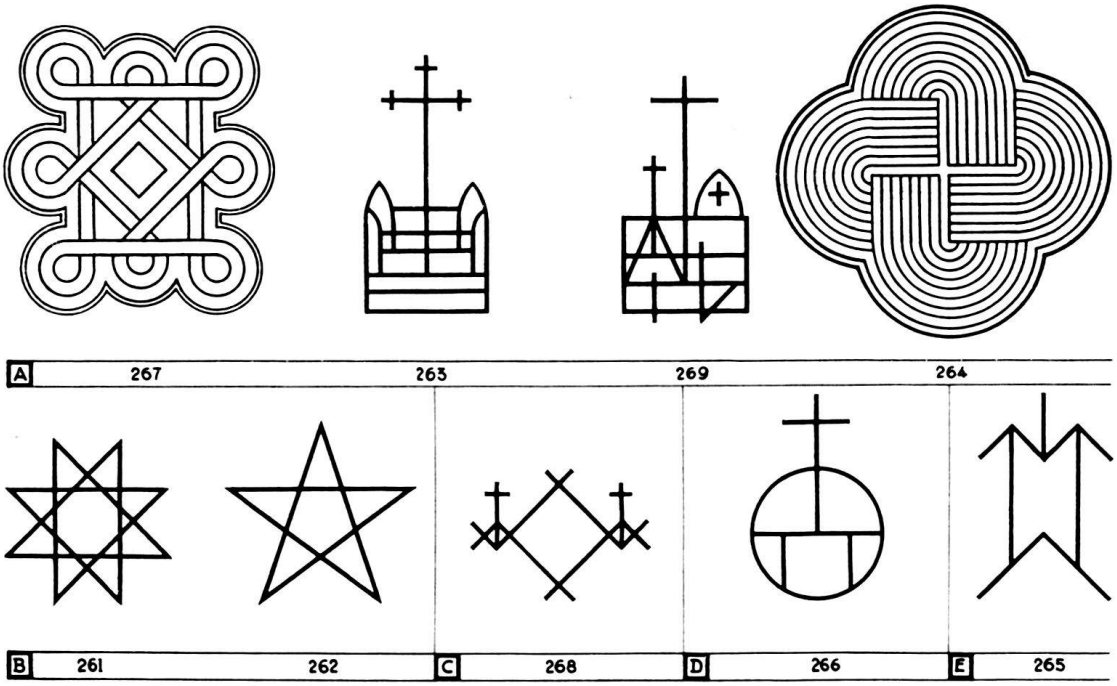


Fig. 13. Neuvième Groupe. Marques de caractère votif ou cabalistique

IX^{e} GROUPE:

Certaines figures géométriques simples ont été utilisées comme symboles et remontent en partie bien au delà de l'ère chrétienne. Elles sont presque toutes utilisées comme clefs de loges. Je me borne à citer quelques exemples [75]).

La circonférence est le symbole de l'éternité. Le triangle équilatéral est le signe égyptien de la divinité. Le carré représente la nature ou les quatre éléments. L'**Y** la trinité, le **T** est la croix égyptienne. Nous avons déjà indiqué la croix lorraine et l'insigne des templiers. Nous avons vu que la croix ordinaire, symbole chrétien, était très usitée dans un grand nombre de marques, avec ses dérivées la croix gammée, potencée et recroîsetée.

Les numéros 261 et 262 sont des signes cabalistiques pour éloigner les mauvais esprits. Ils existent déjà à l'église de Neuchâtel, aux cathédrales de Lausanne et de Genève, et sur les murs de la partie romane de l'église de Hauterive.

[75]) Voir *Ržiha*, ouvr. cité, et aussi *Rudolf Koch*, Das Zeichenbuch, Offenbach am Main, s. d., *Hargrave Jennings*, The rosicrucians, London, s. d.

Les numéros 263, 264, 267 et 269 sont gravés à l'intérieur du donjon de Romont, dans les substructures qui étaient comblées de terre pour rendre le mur plus résistant à la sape. Le n° 263 est peut-être la marque du maître d'œuvre qui surmonte une représentation grossière d'un château?

Le n° 266 se trouve à la tour Henri et le n° 268 sur un contrefort au rez-de-chaussée de la tour de St-Nicolas.

Le n° 265 est au premier étage de la façade de l'Hôtel de ville; il figure peut-être le tracé d'un meneau sur une pierre qui a ensuite changée de destination.

Planche I

Relevé des piliers de la nef de St-Nicolas. 1380 à 1400.

Les piliers isolés forment un faisceau de 16 colonnes dessinaut un carré dont les quatre sommets sont occupés par les quatre colonnes maîtresses. Au milieu de chaque côté de ce carré est le centre des quatre petites colonnes et entre une grande et une petite il y a encore chaque fois une colonne moyenne. Les centres des petites colonnes sont sur une même ligne, côté d'un carré dont le sommet se trouve sur la circonférence des colonnes maîtresses. Chaque côté de ce carré est divisée en six parties et les petits carrés construits sur ces divisions donnent par leurs angles, leurs côtés et leurs diagonales le tracé des colonnes des gorges et des parties droites.

Du côté des nefs, la grosse colonne correspond dans la voûte à l'arc-doubleau, les moyennes aux arcs ogifs et les petites aux arcs formerets. Dans le sens de la longueur: la colonne maîtresse et les deux moyennes correspondent au grand doubleau qui porte le mur de la haute nef.

Le système est rigoureusement logique et clairement exprimé beaucoup mieux que dans la modénature de l'arc triomphal et des anciens piliers engagés I a, I d, II a, II d (2e groupe), où une foule de colonnettes de grosseur à peu-près pareille et ne correspondant aucunement avec la structure de la voûte, donnent une impression compliquée et désordonnée.

Il y a quatre pierres par assise dont l'appareil s'entrecroise. Les joints d'assises sont d'un demi centimètre environ et garnis de mortier de chaux, destiné plutôt à égaliser le lit qu'à former liant d'une pareille masse déjà suffisamment stable par son propre poids. Le joint vertical, dissimulé dans un angle, s'écarte à l'intérieur pour faciliter la pose. Après celle-ci il a été rempli de mortier liquide.

Nous avons déjà parlé des piliers engagés et de la particularité du pilier A V, qui est la moitié d'un pilier engagé complet et qui se continue dans le mur, tandis que le pilier DV est un retour normal.

Planche II

Relevé du narthex. Rez-de-chaussée de la tour de St-Nicolas.

Nous avons déjà indiqué l'absence des chapiteaux. Les piliers d'angle correspondent à peu près au V d, sauf les parties entre colonnes simplifiées. Ils reçoivent les nervures de la voûte par pénétration, tandis qu'à l'arc-doubleau côté nef celles-ci se poursuivent sans interruption jusqu'à la base. La nervure transversale est à plein cintre. Les arcades décoratives des parois latérales sont au nombre de cinq et leurs colonnes ont toutes des chapiteaux à feuillage de chicorée frisée.

Planche III et IV

Relevé de la chapelle au premier étage de la tour de St-Nicolas.

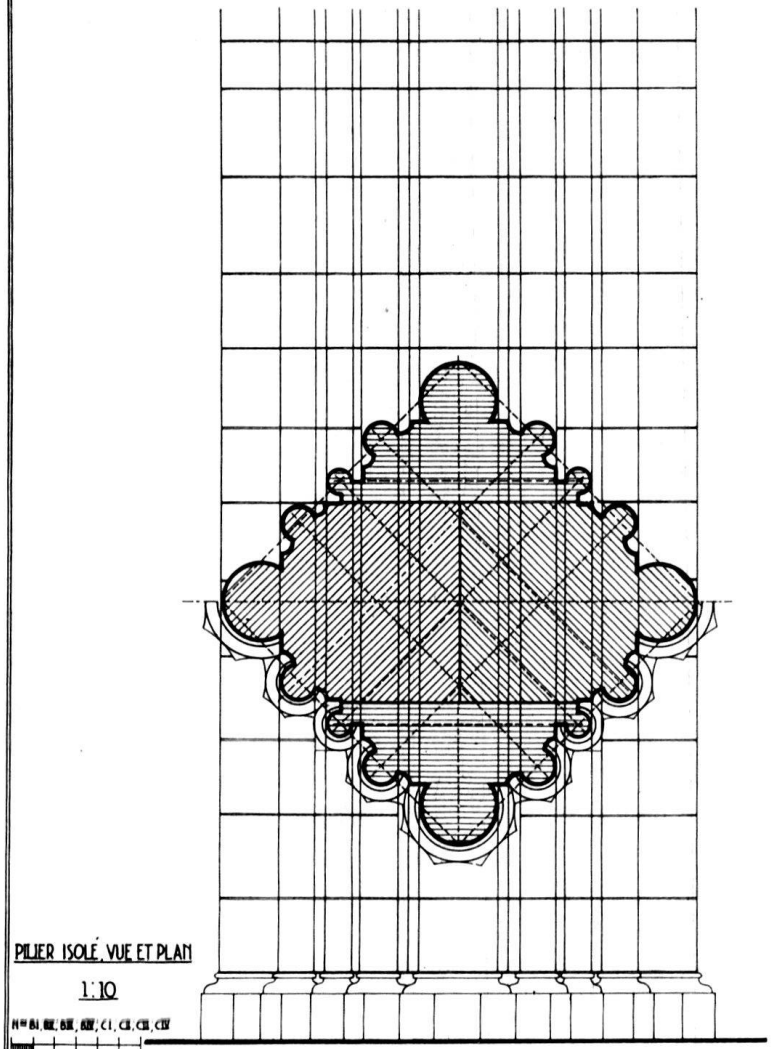
Ces relevés donnent les arcades décoratives des parois Nord et Sud de cette chapelle. Voir le quatrième groupe des marques. J'ai indiqué planche IV un schéma du tracé de ces arcades.

PLANCHE I

CATHEDRALE DE St NICOLAS FRIBOURG

RELEVÉ DES PILIERS DE LA NEF

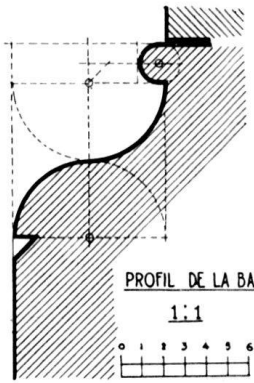
A. GEMOUD ARCH. FRIBOURG. 1936



PILIER ISOLÉ, VUE ET PLAN

1:10

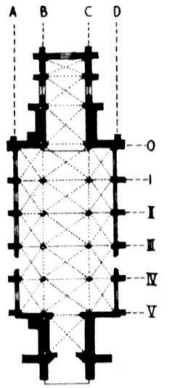
N^os B I, B II, B III, B IV, C I, C II, C III, C IV



PROFIL DE LA BASE

1:1

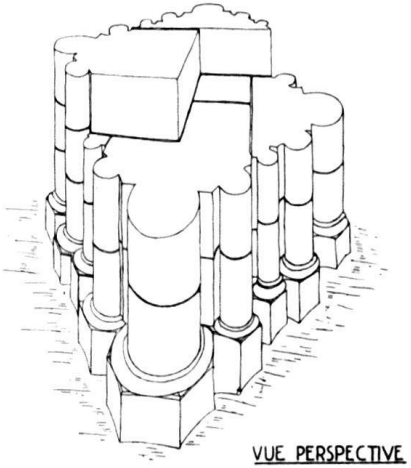
0 1 2 3 4 5 6 CM.



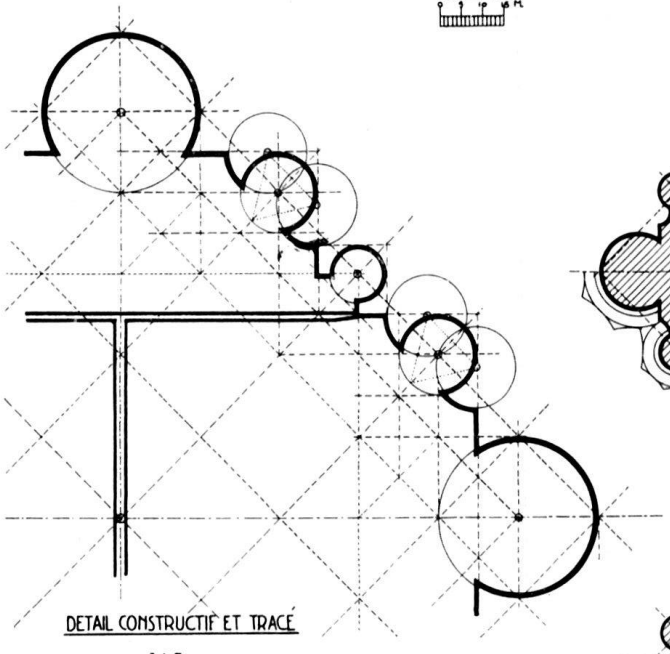
PLAN DE L'EGLISE VERS 1400

1:500

0 5 10 15 20 M.



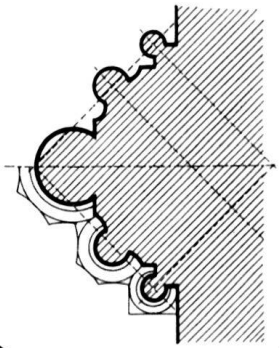
VUE PERSPECTIVE



DETAIL CONSTRUCTIF ET TRACÉ

1:5

0 10 20 30 40 CM.



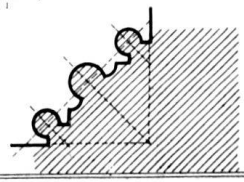
PILIER ENGAGÉ

1:10

N^os A III, A IV, D III, D IV

B V ET C V

0 10 20 30 40 50 CM.



PILIER ENGAGÉ

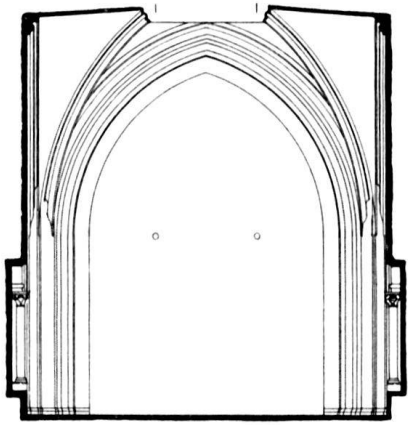
1:10

D V

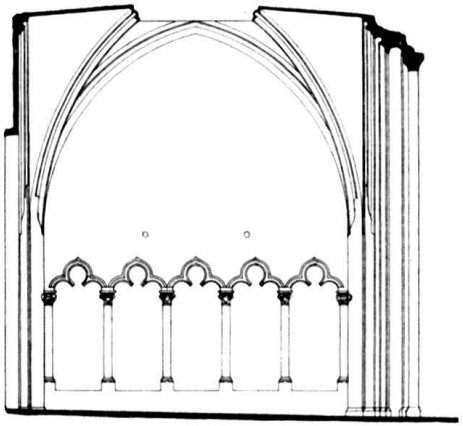
CATHEDRALE DE S^T. NICOLAS FRIBOURG

RELEVÉ DU NARTHEX SOUS LA TOUR 1:50

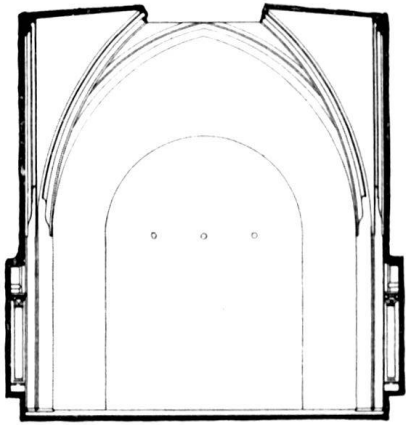
BUREAU D'ARCHITECTURE A. GENOUD FRIBOURG .MAI 1936



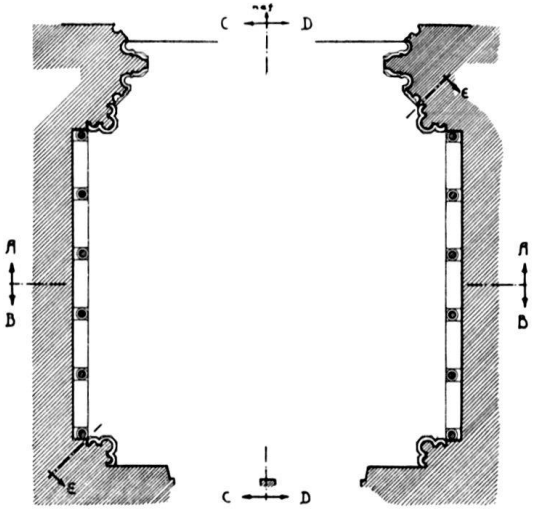
COUPE A·A



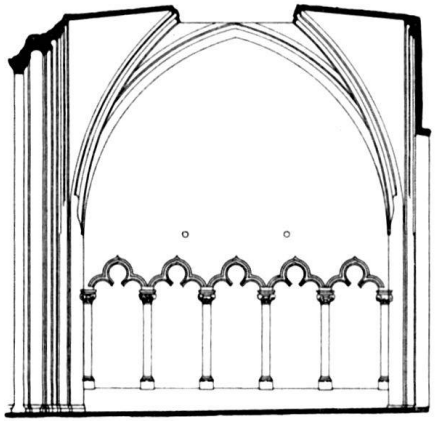
COUPE C·C



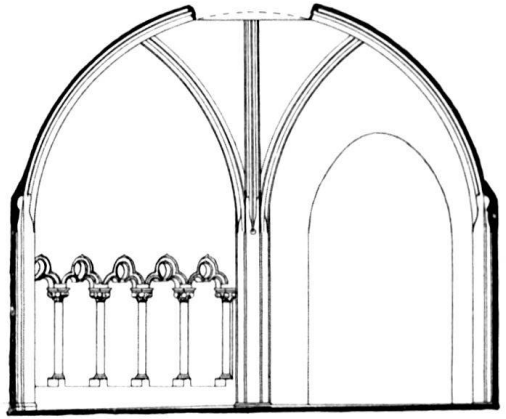
COUPE B·B



PLAN



COUPE D·D



COUPE E·E DIAGONALE

PLANCHE II

PLANCHE III

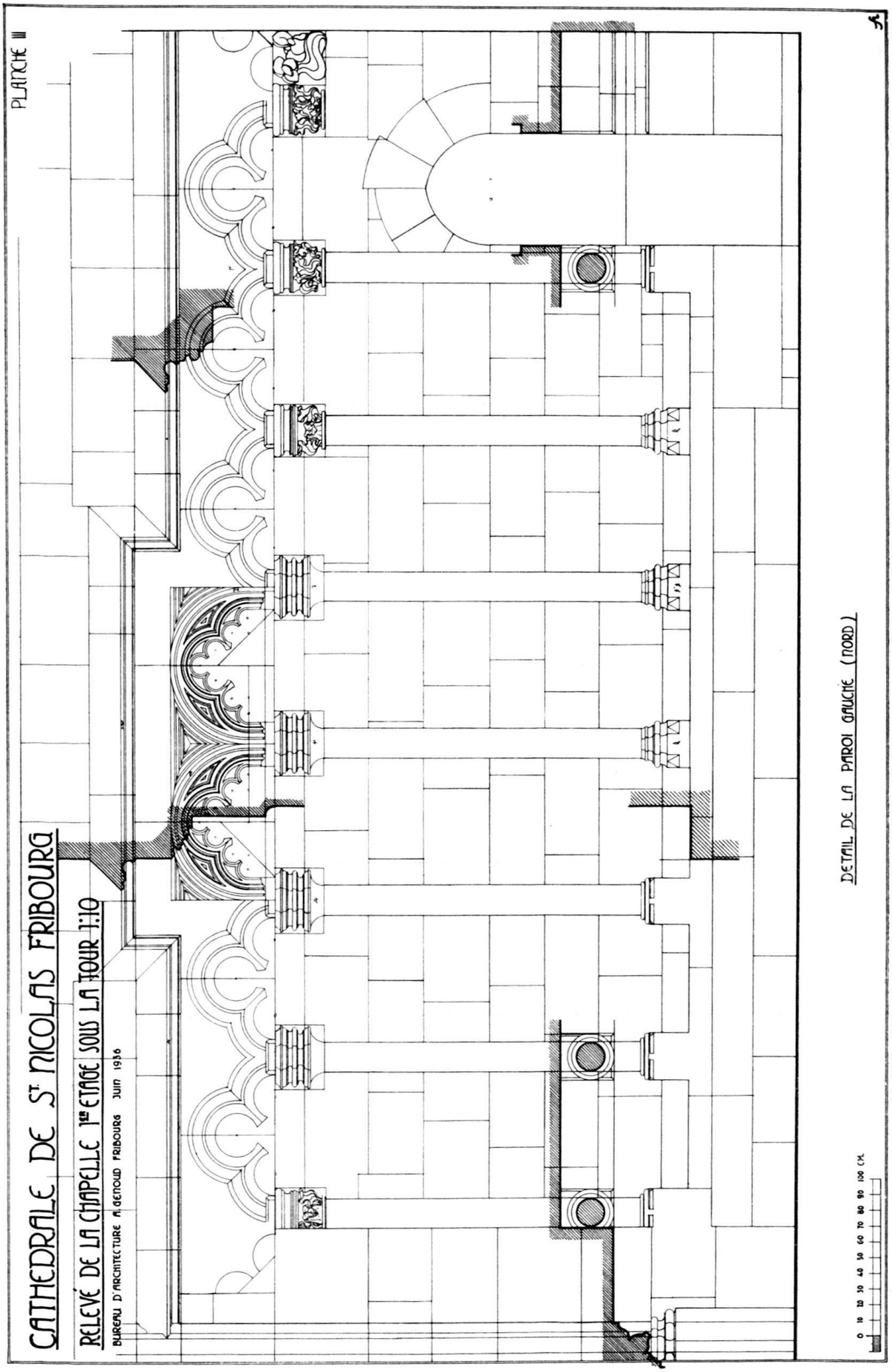


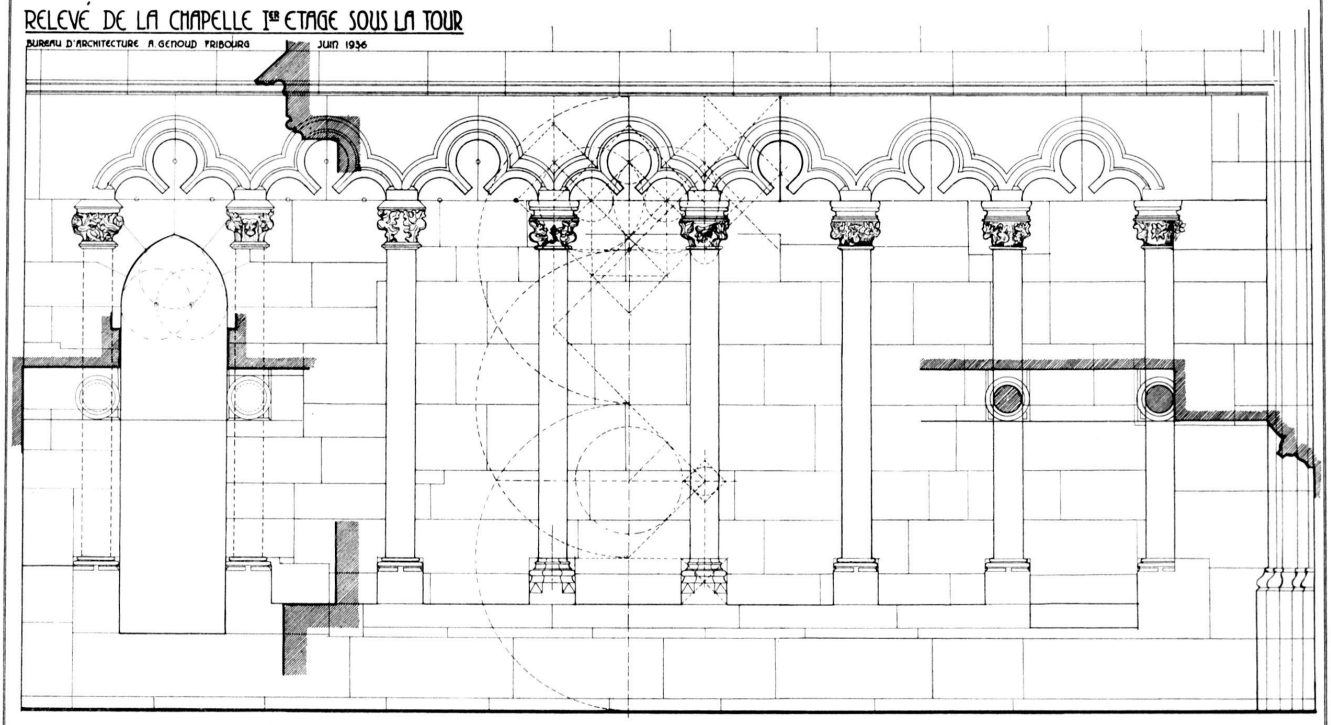
PLANCHE III
CATHEDRALE DE S^T NICOLAS FRIBOURG
RELEVÉ DE LA CHAPELLE 1^ER ETAGE SOUS LA TOUR 1:10
BUREAU D'ARCHITECTURE A. DEMOUD FRIBOURG JUIN 1936
DETAIL DE LA PAROI GAUCHE (NORD)
0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 CM.

PLANCHE IV

CATHEDRALE DE St NICOLAS FRIBOURG

RELEVÉ DE LA CHAPELLE Ier ETAGE SOUS LA TOUR

BUREAU D'ARCHITECTURE A. GENOUD FRIBOURG JUIN 1936



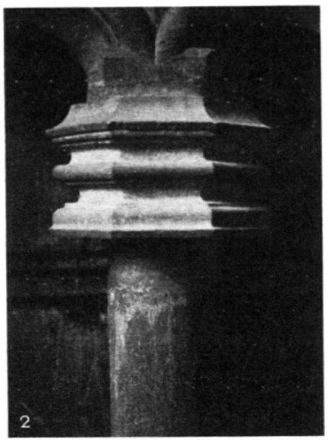
DETAIL DE LA PAROI DROITE (SUD)

0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 CM.

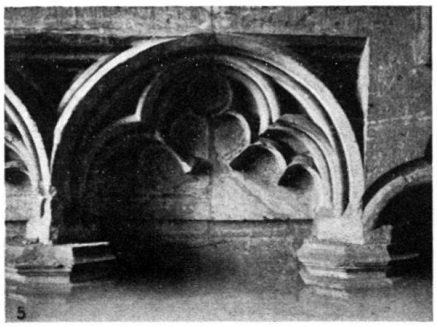
PLANCHE IV

PLANCHE V

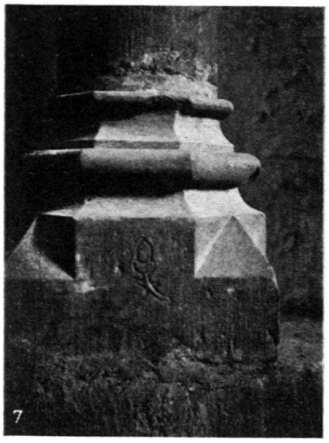
1


2

3


5

6


7

8

9

Chapelle au premier étage du clocher de St. Nicolas
Details de chapiteaux et d'arcatures

Conclusion

On peut se rendre compte par ce petit travail combien l'étude des marques de tâcherons est un problème complexe et décevant et combien il est difficile d'en donner une explication tout-à-fait satisfaisante.

Dans mes observations des constructions je ne me suis borné à des constatations constructives et techniques se rapportant directement à mon métier d'architecte, en laissant l'étude des textes et des archives à des spécialistes plus compétants en cette matière. J'estime du reste qu'une collaboration de ce genre serait la meilleure façon d'arriver à un bon résultat.

Pour certaines de mes observations concernant St-Nicolas ma publication a été dévancée par celle de M. J. M. Lusser [76]). Au risque de quelques redites, comme pour la rose de la tour, je n'ai pas crû devoir changer ma rédaction, constatant avec plaisir que l'étude très complète des sources historiques donnée par M. Lusser corroborent mes observations techniques.

Dans une étude ultérieure je donnerai les différents tracés et les méthodes de construction qui ont été employés à St-Nicolas.

Bibliographie

I. Corporation

a) Ouvrages généraux:

Presque tous les ouvrages généraux traitant de l'architecture médiévale, disent quelques mots de la corporation des maçons. Il serait fastidieux de les citer et il existe déjà des bibliographies qu'on peut consulter. J'indiquerai tout de même:

M. Viollet-le-Duc, Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e^ au XVI^e^ siècle. Paris 1858.

Ernest Bosc, Dictionnaire raisonné de l'architecture. Paris 1883.

Camille Enlart, Manuel d'Archéologie française. Paris 1919.

b) Spécialement sur la corporation allemande:

Ritter Karl Heideloff, Die Bauhütte des Mittelalters in Deutschland. Nürnberg 1844.

et surtout

Dr. *Ferd. Jenner*, Die Bauhütten des deutschen Mittelalters. Leipzig 1876.

Reichensperger, Die Bauhütten des Mittelalters. Köln 1879.

c) Sur la franc-maçonnerie, on trouvera une bibliographie importante dans:

Růžiha Frantz, Studien über Steinmetzzeichen. Mitteilungen der K. K. Centralkommission zur Erforschung und Erhaltung der Kunst- und historischen Denkmäler. Wien, vol. 7, p. 32, remarques A et B.

II. Marques de tâcherons

Bach, Steinmetzzeichen. Altenburg 1861.

Fr. Schneider, Studien über Steinmetzzeichen. Mainz 1872.

A. Klemm, Württembergische Baumeister und Bildhauer bis zum Jahre 1750. Stuttgart 1881.

Frantz Růžiha, Studien über Steinmetzzeichen. (Voir plus haut) Mitteilungen etc., vol. 7, 8 et 9. Voir également vol. 7, p. 105, une longue bibliographie.

Clemens Pfau, Das gothische Steinmetzzeichen. Dans: Beiträge zur Kunstgeschichte. Neue Folge XXI. Leipzig 1898.

Adrien Blanchet, Marques de tâcherons et marques d'appareillage. Dans: Bull. Monum. 1904.

III. Monuments de Fribourg

J. D. Blavignac, Les comptes de dépenses de la construction du clocher de St-Nicolas à Fribourg en Suisse. Paris 1858.

G. Castella, Histoire du Canton de Fribourg. Fribourg 1922.

Rahn, Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz. Zürich 1876.

J. Zemp, Die Kunst Freiburgs im Mittelalter. Freib. Geschichtsblätter 1903.

Pierre de Zurich, La Maison Bourgeoise du Canton de Fribourg. (La Maison bourgeoise en Suisse, publiée par la S.I.A. XX^e^ vol. Zürich 1928.

J. M. Lusser, Die Baugeschichte der Kathedrale St. Niklaus zu Freiburg. Freib. Geschichtsblätter, vol. XXXI, 1933.

On trouvera dans ce dernier travail, p. 137, une bibliographie complète concernant St-Nicolas.

Ch. Stajessi, Les remparts de Fribourg. Fribourg artistique 1900.

Fred. Broillet, Restauration de l'église de Meyries, près de Morat. Annales frib. 1915.

[76]) Voir Bibliographie, ouvr. cité.